

D-G-M ROUALLAND

DISPARITION, ON AURAIT DIT...

Dans sa bande de copains rochelais, on le surnommait le plus souvent Poilant. Et c'était par antiphrase parce qu'il était d'un naturel réservé et plutôt sérieux.

Prof de philo au chômage, il se targuait volontiers d'écrire un roman. En fait, il traînassait le soir dans les cafés du port et se réveillait le jour à « pas d'heure ». Il tapissait les murs de son studio monacal de feuilles volantes d'écrits divers : poèmes rimbaldiens, aphorismes nietzschéens, bouts d'essais plus ou moins sartriens.

Un jour, une amie, Anita, tomba sur un petit texte dont elle s'empara à son insu. Elle le fit lire à deux ou trois membres du groupe qui se piquaient d'être cinéphiles. Fervents lecteurs des Cahiers du cinéma, adhérents fidèles de la MJC de La Rochelle, ils étaient devenus experts dans l'utilisation des caméras Super 8 dont disposait l'institution culturelle. Réalisant déjà des courts-métrages de bonne facture, ils se faisaient appeler Tom, Jerry, Max, entre autres.

Le titre cocasse et mystérieux du court texte expérimental de l'ami Poilant les séduisit tout de suite : *Les méprises d'une méconnaissance du surréalisme de l'ordre*. Trop tentant. Ils s'acharnèrent sur le texte pour en tirer un scénario. Et dudit scénario ils prétendirent rapidement faire un film.

Abstraitement parlant, l'argument de la fiction était simple : une femme et un homme d'une trentaine d'années décident de passer entre eux un contrat amoureux qui stipule que la sexualité doit se tenir strictement en dehors de leur relation et ce dans le but d'éviter l'usage habituelle des grands sentiments. Chacun des deux aurait tout loisir de fréquenter les partenaires sexuels de son choix, sans contrôle, ni jugement ni critique de la part de l'autre.

La découvreuse du prétexte et son ami personnel Jerry, un peu chef de bande, se réservaient les premiers rôles quand les copains et copines se verraient attribuer les rôles secondaires d'amants et maîtresses utilitaires et passagers.

Mais le calcul rationnel des sentiments ne serait-il point mis à mal par la logique inconsciente des pulsions et des passions ? Telle était la question.

Le rédacteur de la petite fantaisie intellectuelle, tout ébahi, ne sut pas résister à l'enthousiasme général suscité par le projet cinématographique. Il fut parachuté réalisateur et producteur de l'œuvre à venir quoique ignorant tout du maniement de la caméra, des plans, des angles de vue, des éclairages et de toute une foule de problèmes techniques.

Un script eut tôt fait de découper le scénario en tranches en vue d'un tournage prochain. La plupart des scènes seraient filmées dans l'appartement des héros de l'histoire, rue des Lapins, mais quelques-unes devraient être tournées en extérieur, dans les rues autour du port aux deux tours célèbres dans le monde entier.

Ledit Poilant ne s'amusa guères pendant les nombreuses séances de tournage de « son film ». Il découvrit les soucis de raccords entre des scènes tournées à des semaines de distance et dans le désordre par rapport à la chronologie du récit.

Puis enfin, après l'enfer du tournage pendant lequel les acteurs amateurs introduisant leur réalité dans sa fiction transformèrent le jeu en véritable psychodrame, il se retrouva avec une abondance de rushs dont il fallait faire le film final.

On l'envoya à Paris chez un certain Jérôme de Quelque Chose, presque cinéaste connu, qui sur un coin de table de sa cuisine, muni d'une paire de ciseaux pratiqua le montage. Comme la bande son était loin d'avoir les qualités requises, il la remplaça, non sans génie, par des morceaux de chansons d'époque appropriées.

Le produit fini fut projeté un certain mois de juillet à la FEMA de La Rochelle, à deux reprises, devant un vrai public de festivaliers, pendant 13 minutes. Dans des salles pleines, les amateurs de courts-métrages découvrirent le dénouement du scénario à la Poilant : la jalousie des amoureux les obligeait rapidement à rompre le contrat et à rentrer dans l'ordre établi.

Le cinéaste malgré lui se retrouva seul avec une copie sous le bras dont il ne savait que faire. Plusieurs années plus tard il ressortit le ruban de celluloid. Il en parla à une amie qui travaillait pour une chaîne de télé ; Elle lui proposa de trouver une solution pour numériser le film désormais impossible à visionner et avant sa détérioration définitive.

Il perdit de vue cette personne à laquelle il croyait avoir confier son unique opus cinématographique. Et il finit par se demander s'il avait jamais vraiment réalisé un film ou s'il ne s'était pas fait tout un cinéma. Une histoire de méprise ?